

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

La Morale est une collection de préjugés.

A. RETTE.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

QUATORZE JUILLET !

Ça se fête dégueulando.
LAURENT FAILLADE.

A défaut d'autre utilité, la prise de la Bastille par le peuple de 1789 aura au moins eu ce résultat imprévu de procurer aux chands de vin une clientèle sérieuse. Les tenanciers de bars, les empoisonneurs publics attendent avec une impatience légitime le retour annuel de la fête nationale. Ivrognes, alcooliques, sont en joie. L'absinthe coule à flots dans les verres et sur le zinc, rappelant vaguement la couleur chère à Camille Desmoulins. A côté des bistros réjouis, les abbesses des maisons fermées ont des sourires équivoques. Toutes ces dames montent au salon, prêtes aux assauts patriotiques. Et le soir, dans les carrefours, au coin des rues, le bon populo gambille aux sons alternés de la *Marseillaise* et de *Viens Poupoule*.

C'est que le quatorze juillet n'est pas un jour ordinaire. La joie ne sera jamais assez bruyante, assez générale. Le peuple français n'a-t-il pas, ce jour-là, pendant que croulaient les ponts-levis de la vieille forteresse, conquis définitivement la liberté et le bien-être. Si parfois vous en doutez, vous n'avez qu'à prêter l'oreille aux palabres officielles. Nos députés et nos conseillers municipaux sympathisent avec leurs électeurs. Les querelles, les discussions sont abolies. Tous les Français sont frères. Et les chants qui s'élèvent des places publiques, les cris de joie, les acclamations, les discours témoignent de l'union des cœurs.

Mais c'est surtout la Grande Muette qui bénéficie de l'attendrissement général. Il y a là une chose très curieuse. Nos mères, — on nous l'a dit à l'école — se ruèrent sur la vieille prison, symbole de toutes les tyrannies et de tous les despotismes. La Bastille fut rasée et avec elle s'écroula, dans l'esprit populaire, tout l'antique système d'asservissement. Après quoi le peuple coupa la tête d'un roi, chassa les nobles et fit le tour de l'Europe pour y importer la liberté. Depuis, les nobles sont revenus dans les fourgons des Russes et des Prussiens, derrière les Kaiserlicks. On les plaça à la tête de l'armée, dans les hauts grades ; on leur donna le commandement de ces fils de savetiers et de paysans qui les avaient conduits à la frontière à coups de pied au cul. On leur mit entre les mains, une arme terrible : le code militaire. Ils s'en servent avec quelque dextérité pour envoyer les prolétaires au poteau d'exécution ou aux compagnies de discipline.

Le bon peuple, lui, a oublié tout cela. Il y a si longtemps. L'armée (c'est-à-dire MM. les officiers) est devenue son idole. Les panaches, les dorures, toute la ferblanterie militaire, l'éblouissent. Allez donc lui raconter que ceux qu'il acclame sont les petits-fils ou les arrière-neveux de ceux qui le trahirent au siècle dernier ; essayez de lui faire comprendre que c'est toujours la même caste, la même aristocratie et que la Révolution est à recommencer contre ces gens-là. Le bon peuple vous traitera de vendu. Car, un jour de fête nationale, il n'est permis que de chanter et de rire et tous, républicains, socialistes, nationalistes, calotins, communiants dans le même enthousiasme.

L'armée est non seulement intangible ; elle est encore le clou, si l'on peut dire, de la fête. Dès le matin, bourgeois et prolétaires, se précipitent pour assister à la revue. Si par malheur, on supprimait la revue au programme, le bon peuple serait capable de recommencer la Révolution. Il y a là des jeunes gens de vingt ans qui, le ventre vide, sous le poids du sac et les rayons d'un soleil implacable, présentent les armes à quelque vieille baderne, commodément installée sur son carcan. Il en crèvera sans doute quelques-uns. Mais le peuple est satisfait et applaudit. Ce n'est pas pour rien que nos pères ont pris la Bastille.

Et nos badauds sont heureux, trépigent de plaisir. Notre armée est toujours forte, toujours vaillante ! Tous ces colonels, ces généraux qui parodent, pirouettent, font des effets, ont reçu, il y a à peine trente ans, une série d'effroyables volées. Devant les Prussiens qui les pourchassaient, ils ont fui et capitulé. Capituler devient tout le reste leur fonction, leur raison d'être. Partout où ils trouvent un ennemi sérieux, ils capitulent. Ils ne prennent leur revanche que sur les gens inoffensifs et hors d'état de se défendre. Contre les nègres ou les jaunes, on peut admirer leur vaillance. Contre les grévistes, contre les communards, on a pu constater leur férocité. Ces froussards

retrouvent tout leur courage dès que leur peau n'est plus en jeu. Et le bon peuple s'extasie devant ces vieilles couloches qui portent encore la marque des souliers prussiens.

Soudards, mastroquets et putains, voilà les trois sortes de gens qui ont retiré un bénéfice de la prise de la Bastille. Quand on a bien acclamé l'armée nationale, on va boire un coup, car il faut très soif ; puis le soir venu, vous comprenez, quand on a dansé, frôlé bien des cotillons, dame, les sens s'exaspèrent et l'on va faire un tour dans les maisons closes.

Et il est très juste qu'il en soit ainsi. Il est très heureux qu'on ait pris la Bastille. Sans cela, le peuple français serait toujours courbé dans l'esclavage ; les nobles continueraient à jouir de privilèges excessifs durant que les boulangers manqueraient de pain ; les impôts seraient écrasants ; les ouvriers ne trouveraient pas de travail. Mais la République en soit louée ! On a pris la Bastille et tout est changé.

Et après ces trois jours d'orgie crapuleuse, quand les voix éraillées se sont tues, quand les musiciens époumonnés ont renoncé leurs instruments et que bistros et filles de joie éreintés, songent au repos, si vous passez le long des ruisseaux, dans les rues, une odeur vous monte aux narines. Ça pue. Ça sent les vomissures, la sueur des pieds ; c'est une infection qui vous prend à la gorge, vous soulève le cœur. La fête nationale est terminée.

Pendant trois jours, la France s'est saoulée jusqu'à l'abrutissement, d'alcool patriotique, de bravos et d'acclamations délirantes. C'est nécessaire à sa santé. Après ça, la France dégueule et la voilà purgée pour un moment. A l'année prochaine et vive la République !

Victor Méric.

ASPECTS

DEUX COLONIES ANARCHISTES

Un récent voyage (à l'occasion du Congrès d'Amsterdam) m'a permis de traverser deux colonies communistes — l'une qui meurt, l'autre qui naît.

La première, (celle de Blaricum, en Hollande) est composée de plusieurs maisons fort jolies, confortables et gaies, construites sur un terrain assez vaste.

Aujourd'hui, une seule de ces maisons est habitée (par un très petit nombre de personnes), les autres sont abandonnées ; d'autres encore ont été détruites.

Et c'est, sans contestation possible, à la pernicieuse influence des idées tolstoïennes que l'on peut attribuer ce pitoyable résultat de tant d'efforts.

Les fondateurs de Blaricum étaient en effet des anarchistes chrétiens (?), ennemis de toute violence et ne voulant répondre à la force que par l'inertie.

Aussi, le jour où il prit fantaisie aux habitants du pays, de saccager l'imprimerie installée par les colons, ceux-ci se retirèrent docilement puis, tristes et patients, regardèrent les flammes dévorer leurs ateliers et leurs habitations.

Toutefois, une telle douceur fut jugée excessive, par quelques camarades. De là jaillirent des discussions ; des dissensions se produisirent. Ce fut le commencement de la fin.

Nous laisserons à d'autres le soin de verser un peu d'attendri sur le sort de ces saints adeptes de la honteuse, de la criminelle morale chrétienne de résignation.

L'autre colonie, que j'ai eu l'occasion de traverser en revenant à Paris, est celle d'Aiglemont.

J'ai formulé ici même quelques critiques sur la colonie de Vaux et je tiens à indiquer ce qui différencie « Aiglemont » du « Milieu Libre », et pourquoi la tactique adoptée par les camarades que je viens de visiter, me paraît préférable.

La colonie de Vaux fut créée par un groupe d'individus aux opinions les plus diverses ; elle était ouverte aux gens animés des convictions les plus contradictoires. Les fondateurs prétendaient faire vivre les uns près des autres et en bon accord, scientifiques et naturaliens, religieux et athées.

C'était le « Milieu Libre » !

L'« Essai ». — Voilà le nom donné à la colonie d'Aiglemont par son fondateur. (Et je ne crois pas utile d'insister sur la différence très significative de ces deux titres). Je dis son fondateur, car la colonie d'Aiglemont a été fondée par un individu. En 1903, Fortuné Henry part seul dans les Ardennes, vit dans les bois, choisit un terrain, le défriche, le travaille, crée l'embryon d'une colonie où il n'appelle pas tout

le monde, où il ne promet pas la pleine liberté aux tempéraments les plus différents, aux conceptions les plus variées, mais où il veut au contraire, grouper un certain nombre (nombre qui ira toujours grandissant, les unités s'ajoutant aux unités) d'individus susceptibles de se comprendre, de s'aimer, de s'entraider. Et chaque nouvel arrivant s'assimilera au milieu déjà formé ou se trouvera tout naturellement éliminé.

Il ne s'agit plus de tirage au sort parmi les camarades désireux de « monter » à la colonie. C'est ici une méthode scientifique qui est appliquée, méthode basée sur l'observation de la nature.

N'est-ce pas le plus sûr moyen d'éviter l'intrusion du tolstoïsme, du christianisme-anarchiste, du naturisme et autres balançoires ? Aucune de ces théories avilissantes et débilantes ne trouvera d'adeptes parmi les hommes énergiques qui composent actuellement le groupe embryonnaire de la colonie et qui paraissent décidés à faire de celle-ci un foyer de révolte.

On pourra taxer de sectarisme ces individus qui refusent toute association avec les partisans d'idées différentes des leurs. A vrai dire, c'est plutôt la nécessité d'un choix, d'un groupement sympathique qu'ils envisagent mais ils ne se laisseront pas, je l'espère bien, effrayer par ce mot de sectarisme.

Le sectarisme intransigeant et combatif des révoltés contre les imbéciles et les coquins doit être opposé nettement à la tolérance honteuse et lâche des résignés qui vont, bêlant leurs mensonges : « Tous les hommes sont des frères ! Tu ne tueras pas ! Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » etc.

Francis.

J'ai été à même de voir les résultats obtenus à Aiglemont par Fortuné et ses compagnons. Je pense que prochainement l'un d'eux voudra en donner ici un récit détaillé. Qu'il me suffise de dire que l'effort fait est colossal, effort auquel les paysans dalentour ne restent pas indifférents. D'abord surpris, ils sont maintenant intéressés. De plusieurs lieues à la ronde, ils viennent visiter nos amis, s'inquiètent de leurs travaux, les questionnent sur leur œuvre, sur l'idée qui les anime. Tous les visiteurs reviennent, causent, achètent des brochures et des journaux libertaires, curieux de se renseigner sur la conception communiste. Quelques-uns ont déjà envisagé la possibilité de mettre leurs terres en commun. Il s'est fait là une propagande à laquelle, je l'avoue, je n'osais croire et qui me paraît efficace.

DES FAITS

La Police et l'Eglise. — Sous le règne de Combes le Tyran, notre Sainte-Mère l'Eglise est fort malheureuse. Ces pauvres moines sont traités comme des parias. Il n'est pas de vexations, pas de mauvais procédés qui ne leur soient prodigués.

Nos camarades Girault et Grandidier viennent d'en faire l'expérience. Comme ils passaient rue Notre-Dame-des-Champs, ils s'arrêtèrent devant le collège Stanislas pour lire une affiche annonçant la vente du collège. En hommes libres et sans la moindre gêne, ils commentèrent le fait, soulignant par leurs quolibets le cynisme avec lequel les frocards s'entendent à jouer des lois.

Ils venaient de reprendre leur chemin, quand un prêtre qui avait assisté à leur conversation, fit un signe à un agent qui se mit immédiatement à sa disposition. Comme Girault protestait contre cette prétention de l'ensoutané, le brave agent (250 du 6^e) se jeta sur lui, lui déchira le bras à coups de griffes et se mit en demeure de le passer à tabac. Notre ami s'est procuré un certificat médical, attestant les mauvais traitements dont il a été victime.

Conduit au commissariat, Girault fut accusé par le raticchon qui prétendit avoir été insulté. L'agent, lui, se plaignit d'avoir été frappé. De nombreux témoins vinrent corroborer les dires du curé et du policier. Il ne pouvait en être autrement dans un quartier qui regorge de bedeaux, de sacristains et de caléoptères de confessionnal.

Il paraît qu'en entrant au poste, le brave agent 250 (signalé pour l'avancement à M. Lépine) poussa Girault sur un banc en disant : « En voilà encore un de la bande à Combes. »

La conclusion à tirer, de ceci, c'est qu'il suffit qu'un prêtre réquisitionne un agent pour que le premier venu puisse être arrêté, passé à tabac et conduit au poste.

Sous le règne de Combes le Tyran, notre Sainte-Mère l'Eglise est fort malheureuse...

Exhibition. — Jusqu'à présent, on s'est habitué à considérer les vaincus comme des individus à plaindre ou à mépriser. Si le vaincu a succombé après une résistance plus ou moins longue ; si après sa défaite, il songe sans forfanterie à prendre sa revanche, répare ses forces, se dispose à la prochaine bataille, il n'est qu'à plaindre. Si, au contraire, comme on peut le voir pour nos capitulards de 70-71, le vaincu péroré, menace, se cambre, prend des attitudes de matamore pour rentrer sous terre au premier danger, il est alors souverainement méprisable.

Aujourd'hui, tout est changé. Il suffit qu'un général soit vaincu, pour qu'il ait droit aussitôt à la sympathie générale. C'est à qui chantera sa gloire, lui tressera des couronnes de laurier.

A Athènes, les vaincus étaient frappés d'ostracisme ; à Rome, ils risquaient leurs jours à se faire battre. Sous la Révolution, on les guillotinaient purement et simplement. En 1904, on fait mieux, on les exhibe sur des tréteaux et on les paie très cher pour attirer les badauds.

Tel est le cas de Cronje, ce général boër qui se fit battre et se rendit aux Anglais.

Les journaux annonçaient dernièrement son exhibition à la foire de Saint-Louis et son achat par un barnum qui lui donna la forte somme.

Voilà un procédé qu'on devrait importer en France. Les généraux vaincus ne manqueraient pas ; on en trouverait à chaque coin de rue. Les barnums réaliseraient une fortune rapide. Seulement, voilà : on a peut-être trop l'habitude en France de voir des généraux battus. Il vaudrait mieux, alors, exhiber un vainqueur. Mais où le trouver ? *Rara avis.* C'est une race qui a tout à fait disparue chez nous. On n'en fabrique plus.

Voyons, Messieurs les imprésarios, montrez-nous un général vainqueur.

Echos de l'Affaire. — Cette affaire Dreyfus qui nous passionna jadis, ne nous intéresse plus aujourd'hui. M. Dreyfus peut poursuivre sa réhabilitation légale sans qu'il nous vienne la pensée de bouger.

L'état-major, cependant, est toujours la même officine de faux, de mensonges, de grattages, d'escroqueries. Voilà qu'on arrête des capitaines, des commandants. Pauvre Honneur de l'Armée !

Il y a aussi le commandant Cuignet qui rouspète et se dème comme un diable. Il écrit lettres sur lettres. Il injurie les juges, les officiers, le général André, montrant par là combien nos galonnés sont soucieux de la discipline.

La-dessus le général André le fait examiner par une commission médicale et déclare que ce pauvre commandant est devenu fou. La preuve, c'est qu'il prétend résoudre les questions sociales à l'aide des problèmes de géométrie.

Alors, on est fou, parce qu'on applique à la science sociale, la méthode géométrique ? Que va dire Paraf-Javal ?

Philanthropie. — Les citoyens de Rothschild viennent d'acquiescer des droits indéfinissables à la reconnaissance des travailleurs. Les voilà désormais embrigadés dans les rangs socialistes et humanitaires.

Dix millions pour construire des logements à bon marché ! Dix millions ! Fichtre ! ce n'est pas un sou ! Ce n'est pas ni moi qui nous déciderons à un aussi beau geste.

Il est vrai que dans le courant de l'année MM. de Rothschild ne manqueront pas de nous en voler une centaine. Ils donnent un sou d'une main et en empoche dix de l'autre. Voilà une constatation qui diminuera peut-être l'enthousiasme de nos socialistes.

Le Glaneur.

HISTOIRE DE RIRE

Parmi ceux qui prennent position dans la lutte des idées, s'infiltrent d'étranges personnages dont le souci dominant consiste à se singulariser, à épater la galerie. Pour se distinguer du commun des mortels, on prend une attitude excentrique, on arbore un aspect cocasse susceptible d'attirer et de fixer l'attention. C'est là une satisfaction chère aux « artistes », aux révoltés amateurs qui traversent le mouvement social ainsi que d'éblouissants météores et dont le vaniteux bourdonnement éclipsé par moments le sincère et continu effort des plus ardents propagandistes.

Tel était le cas de Paul Adam, que notre ami Méric étiqua si bien l'autre jour. En écrivant l'apologie de Ravachol — « un nou-

veau saint nous est né » — ce fastueux littérateur cherchait surtout le moyen d'imposer ses dévotions littéraires au respect ébahi des gobeurs. Les abonnés du *Journal*, les gens d'écuries, les domestiques, au vu de sa photographie répandue à d'innombrables exemplaires, se demandaient avec effroi dans quelle partie de son smoking, l'élégant et farouche romancier pouvait bien dissimuler la « marmite » du guillotiné.

Aujourd'hui d'autres phénomènes se proposent à notre curiosité réjouie. Je ne parle pas des anarchistes chrétiens qui se recommandent surtout par leur indigence morale et qui, dans la foire aux inepties où ils font parade, ne recueillent même pas le succès de la plus élémentaire femme à barbe. Voici quelqu'un de plus recommandable et de plus instruit : Georges Darien, le Darien de *Biribi*, ouvrage auquel il aurait dû s'en tenir. Mais le goût de la singularité l'a gagné. Il ne lui suffit pas d'être l'auteur d'un beau livre et d'un bon livre. Serait-il encore Georges Darien s'il n'accomplissait pas des cabrioles et des tours de force ?

Darien veut nous épater. Sa parade vaut la peine qu'on s'y arrête une minute. Faisons cercle, écoutons-le bonimentier. Voici d'abord des menues gentilleses à l'adresse de ceux qui luttent un peu partout, sans daigner chercher midi à quatorze heures. Écoutez bien : « Imbécile, bête, fausse-couche, malhonnête, idiot, faiblard, crétin, infirme à cerveau boueux, espèce toujours dégoûtante, êtres d'une infamie intellectuelle et morale particulièrement énorme, rongés de passions basses, plaqués de toutes les lèpres de l'ignorance, dévorés des gales de la vanité, chiens de garde de l'imbécillité dogmatique avec l'écume de la jalousie à la gueule, vermine, purulents crétins aux estomacs pourris ». Voilà. J'ai copié textuellement et par ordre. Quel beau répertoire, n'est-ce pas ? Maintenant, afin de ne pas être qualifié d'un de ces noms d'oiseaux ou de tous à la fois, il faut admettre avec Darien : 1° Que la guerre internationale seule peut amener la révolution ; 2° Qu'il faut voter et conseiller le vote à tous ceux « qui peuvent éprouver un plaisir à voter : soit pour se compter, soit pour toute autre raison, soit sans raison ».

Darien n'a pas le mérite de ces découvertes. Ce qu'il dit là, les bourgeois économistes, législateurs, littérateurs, moralistes et fumistes l'ont dit avant lui, et c'est sans doute pour cette raison que Darien se propose de nous épater.

Est-il nécessaire de discuter pourquoi nous ne devons pas voter, même sans raison, ce qui est l'habitude des simples d'esprit, attendant que la délivrance surgisse des boîtes électoraux ? S'il est indispensable de se compter — besoin que je ne ressens pas du tout — ne le pourrait-on pas faire par un moyen plus exact et par un procédé plus propre que celui du suffrage universel ?

Est-il nécessaire d'exposer les raisons qui font que la guerre n'est pas favorable au succès de notre cause ? Ce qui m'arrête n'est pas la crainte d'être appelé chien de garde de l'imbécillité dogmatique avec l'écume de la jalousie à la gueule. Non, ce qui m'arrête, c'est que j'ai comme un vague soupçon, que Georges Darien lui-même, n'a pas, sur ces questions, d'idées bien arrêtées et qu'il s'en moque même d'une façon très amusante pour ses lecteurs. Son révolutionnarisme s'irrite au contact des abstentionnistes « dont il convient de se débarrasser, par le mépris et le silence aujourd'hui, et par des moyens plus violents dès que la chose deviendra possible ». En attendant, il en invitait quelques-uns à des « repas homicides », composés de savants mélanges d'épicerie meurtrière : « Nous en avons tué pas mal de cette façon ». Blagueur, va !

Certains de nos amis font aux petites fumisteries de Darien un sort immérité. Ne trouvez-vous pas que c'est très drôle, au contraire ?

Henri DUCHMANN.

CORRESPONDANCE

Camarades du *Libéraire*,

Dans l'intérêt de notre propagande, je n'aurais pas insisté sur les raisons qui m'ont fait démissionner du Comité général de l'Association antimilitariste internationale, si Almeryda, dans le compte rendu paru dans le *Libéraire*, n'avait eu la malencontreuse idée de dénaturer mon acte. Il y a dans son compte rendu des assertions pour le moins erronées, que je ne puis laisser passer sans protester.

1° Contrairement à ce qu'avance Almeryda, je n'ai pas signé la proposition Armand. J'ai expliqué la chose au Congrès, Almeryda étant présent. S'il est nécessaire, je préciserai comment les anarchistes chrétiens avaient en quelque sorte subtilisé mon adhésion ;

2° Contrairement à ce qu'avance Almeryda, l'incident Darien-Thonar n'est pas survenu à cause de cela, mais à cause que j'ai refusé de voter la proposition Janvion, que j'avais signée, il est vrai, et que je signerais encore s'il y avait lieu. Je me suis abstenu par scrupule anarchiste, parce que je considérais la proposition comme insuffisamment expliquée ;

3° Contrairement à ce qu'avance Almeryda, ce n'est pas à cause de cet incident que j'ai démissionné, mais pour diverses raisons que je ne crois pas devoir exposer publiquement. Dans l'intérêt de la propagande, j'en avais fait une question personnelle. Almeryda me force à sortir partiellement de la réserve que je me suis imposée et à signaler qu'à l'avant-dernière séance déjà certaines choses m'avaient profondément attristé. Cela est tellement vrai, que j'en avais fait part à différents camarades, notamment à Janon et à Paul Robin, qui peuvent en témoigner. Ce n'est que sur les vives instances du dernier que je suis revenu à la dernière séance du Congrès.

Voilà qui remet un peu les choses au point. Je m'expliquerai plus longuement au

Congrès des anarchistes belges qui se réunira sous peu.

Ceci dit, je regrette qu'Almeryda ait cru devoir s'étendre là-dessus. Il y a eu des malentendus suscités par les anarchistes chrétiens et les singuliers procédés de certains camarades parisiens — pas tous ! loin de là ! et je me plais à le reconnaître ; — mais à part cela, le Congrès a fait certainement beaucoup de bonne besogne — plus qu'on ne pouvait l'espérer.

Aussi, Almeryda a-t-il grand tort de se féliciter des « éliminations volontaires ». Il n'y a guère que les sincères qui se retirent *volontairement*... et c'est de ceux-là que nous avons le plus besoin, si nous voulons nous trouver « entre camarades » à Oxford.

Enfin, et pour terminer, permettez-moi de protester contre le sens équivoque de cette phrase : « par une étrangeté inexplicable ou trop explicable peut-être ». Comme voilà environ dix ans que je fais de la propagande strictement communiste-anarchiste et *anti-religieuse*, je ne reconnais pas à Almeryda le droit de me décerner un brevet d'anarchisme.

Georges THONAR,
Gérant de l'*Insurgé* de Liège.

P. S. — J'étais également délégué par les groupes et camarades de Bruxelles, Fléron, Charleroi, Court, Saint-Etienne, Anvers, Engis, Tournai, Courcelles, etc.

Causerie ouvrière

Cent quinze ans après...

Cent quinze ans après, la République bourgeoise célèbre, une fois de plus, l'anniversaire de la prise de la Bastille.

Saouleries populaires accompagnées de chants bachiques ou patriotiques, de danses avec permission du gouvernement, de pétards, de lampions, d'illuminations, de feux d'artifices, d'acclamations des écoliers du meurtre collectif, voilà ce qu'est la fête nationale du peuple le plus intelligent de la terre !

Ce jour du 14 juillet, des autorités entourées de leurs ambitieux, de leurs flatteurs, de leurs organisateurs de la victoire... électorale, bafoillent des lieux communs sur les immortels principes.

Il ne vient jamais à l'un d'eux de dire quelque chose de circonstance. Pas un n'aura lu, j'en suis sûr, cette page de Clémenceau, écrite il y a quelques années, mais qui est bien souvent de circonstance et que je veux citer :

« Pauvres principes de 89 ! Misérables révolutionnaires, malheureux fous qui, ayant tué, vous fîtes tuer pour des formules ! Voyez ce qu'on fait de vous, de vos rêves, de votre héroïque et sanglante folie. C'est à dégoûter de mourir pour quelque chose !

« J'aurais cru que la Révolution, qui a proclamé les « Droits de l'Homme », s'était proposé pour but l'émancipation de l'individu dans toutes les manifestations de son activité. Sans doute, le problème industriel n'étant pas posé il y a cent ans, les hommes d'alors abordèrent les questions de liberté dans la forme où elles se présentent. Si on leur avait proposé de remplacer la féodalité de la noblesse par celle de l'argent, ils auraient riposté par les arguments redoutables qui avaient cours en ce temps-là. Si on leur avait dit que c'est le résultat qu'il devait aboutir tant d'efforts, tant de souffrances, de larmes et de sang, ils auraient reculé d'horreur. Si on avait ajouté qu'au nom même de leurs principes, des juges condamneraient, un jour, les continuateurs de l'œuvre d'émancipation inaugurée par eux, ils n'auraient pas compris. C'est ce qui arrive, pourtant. »

Oui, c'est ce qui arrive souvent. C'est ce qui vient d'arriver ces jours-ci à Brest où l'on condamnera sans la moindre partialité des grévistes.

Mais la population ouvrière sut manifester son sentiment à l'égard de ce jugement, et c'est devant l'énergique attitude des ouvriers de Brest que les condamnés ont été relâchés, ainsi que ceux qui furent arrêtés au cours de la manifestation.

Il y a peu d'années encore, tous les exploités de ces villes de Bretagne étaient des résignés. Aujourd'hui, il y a de nombreux et importants syndicats. Les idées de révolte y germent. L'action n'a rien de réformiste ! Mais ces manifestations donnent lieu à des scènes de courage du côté des ouvriers revendiquant sans armes et à des scènes de cruauté inouïe du côté des autorités et des chiens enragés, gardiens de la Propriété, du Patron et de l'Ordre !

Par ce qu'en a bien voulu donner de détails la presse parisienne, l'on ne sait pas beaucoup ce qui s'est passé à Brest, ou on le sait très inexactement.

En nous aidant des lettres reçues de camarades témoins des faits, nous en pouvons causer un peu.

Les grévistes boulangers arrêtés dernièrement venaient d'être jugés. 4 ou 6 mois de prison sans sursis, 50 francs d'amende, furent octroyés très facilement aux camarades qui furent pris, luttant pour l'amélioration modeste de leur sort. O Justice !

Le soir même, il y eut une manifestation contre les chats-fourrés domestiqués et tout au service du Patronat, comme le sont la Police et l'Armée. Le Champ-de-Bataille était noir de monde toute la soirée.

Cette nuit-là fut aussi la nuit du crime. Le préfet Collignon sut habilement rougir les mains de son maître Combes. Il faut dire que ce fonctionnaire est un valet peu fidèle de la maison Combes et Cie, dont il souhaite de voir changer les propriétaires et maîtres, lesquels ennuiant tant soit peu les puissances cléricales de la pieuse Bretagne.

Enfin, ne nous occupons pas de toutes ces saloperies politiques et disons les faits très brèves tels qu'ils nous ont été communiqués :

PREMIERE LETTRE. — *Minuit*. — « As-

sassinat dans les règles. Charges de gendarmerie sur le Champ-de-Bataille, sans sommations... à quoi bon ? Foule piétinée. Deux enfants tués à coups de crosse. Nombreux blessés partout ; arrestations en masse. Les chevaux sont réfractaires à la férocité des bêtes qui les montent. Ils se cabrent, ils hésitent. Des femmes et des enfants sont assommés rue de Siam, près du Grand Café. Deux coups de clairon et, place des Portes, le commissaire central dit aux gendarmes : « Chargez et balayez-moi ça ! » L'ordre donné est exécuté aussitôt avec sauvagerie. Puis les gendarmes se rassemblent en carré. Plus de 150 coups de revolver sont tirés sur le tas de manifestants massés sur les remparts. Une pluie de pierres et de tessons de bouteilles répond à ces assassins. Derrière un groupe de manifestants des gendarmes ont foncé au pas de gymnastique chargeant leurs revolvers et tirant à bout portant. Un camarade reçoit une balle dans le genou, une jeune fille de 20 ans reçoit une balle dans le haut du sein ; cette balle la traverse de part en part. Un jeune homme a le mollet traversé par une balle. Enfin, il y a plus de 60 blessés et quatre tués, dont deux enfants.

« Tout le monde à Brest est fou de colère contre les rosses de gendarmes et leur criminel Collignon.

« Quelques gendarmes ont été descendus de cheval. Les places publiques sont des camps. Réunion des dockers interdite. »

DEUXIEME LETTRE. — « Les autorités ont voulu ce qui est arrivé pour se venger de la journée du 3 juillet. Il leur fallait du sang. Le crime fut prémédité, témoin ceci : Le préfet a dit à un journaliste avant les derniers événements : « Eh bien ! messieurs les journalistes, cela marche ce soir. D'ici 15 jours, ce sera pareil ; il y aura du sang ! » Officiers de troupes et de gendarmerie, juges, bourgeois, commerçants, sont d'une férocité qui n'a d'égal que leur frousse. Un capitaine de gendarmerie disait à un manifestant arrêté, en lui appliquant la pointe de son sabre sur la poitrine : « Vous mériteriez que je vous enfile ! » Jusqu'à demain je pourrais citer faits et propos semblables. La sauvagerie de ces brutes est sans nom.

« Un enfant a eu la tête fracassée par le coup de crosse d'un marsouin. Au moment de cette belle action, comme au moment où les femmes étaient piétinées par les chevaux, deux bourgeois, à une fenêtre, applaudissaient les bouchers de l'ordre. Pour se garer des gendarmes, un curieux se hisse sur le garde-corps de la place, il n'est pas rétabli sur les pieds qu'un soldat lui assène un coup de crosse sur la tête : il tombe comme une masse et ne se relève plus.

« Vers les portes, ce fut plus grave encore. Les gendarmes chargèrent la foule au moins une douzaine de fois. Plus de 200 coups de revolver furent tirés. Chaque personne arrêtée et conduite au poste est lâchement passée à tabac par les bandits, entretenus du travail de leurs victimes.

« Bref, la soirée de vendredi fut une émeute provoquée par la police et noyée dans le sang. Combes a son Fourmies et c'est son représentant direct, le féroce Collignon, qui le lui a organisé. Plusieurs gendarmes sont blessés ; le caporal Hébert fut blessé à la joue par un gendarme, bien qu'étant du service d'ordre, ce qui prouve le sang-froid et l'intelligence de ces sanguinaires bandits.

« Collignon a fait prendre des mesures dignes de sa férocité. Les marins ne doivent plus être dans la rue dès 8 heures du soir.

« La troupe encombre la ville : gendarmes, agents, lignards, dragons, marsouins, etc. ; leur nombre est considérable ; ils circulent à pied ou à cheval, comme des soudards en ville conquise. »

Enfin, les ouvriers brestoïses ont déployé et sont prêts à déployer encore, pour une meilleure cause, la même ténacité, le même courage, la même vaillance que les chotans, leurs pères d'il y a cent ans.

C'est là seulement que nous pouvons discerner le changement accompli depuis la Révolution.

C'est le Peuple qui se fortifie en conscience et en nombre, et qui risquera peut-être encore sa vie, pourvu que ce ne soit pas pour instaurer quelque chose d'analogue au système qu'il détruira.

L'horreur qu'ont de la politique les syndicats ouvriers révolutionnaires et agissants, nous font espérer une prise de la Bastille qui ne sera pas à refaire 115 ans après !

Georges Yvetot.

L'INTERNATIONALE ANTIMILITARISTE

L'Internationale prend corps. Les divers délégués, présents au Congrès de Hollande, préparent dans leur pays respectif le succès de l'entreprise. En Angleterre notamment, la besogne est menée hardiment et avec certitude.

Pour la France, une manifestation sérieuse d'intérêt s'est produite dès l'annonce de la création d'une *Internationale*. Nous recevons journellement les adhésions actives de Bourses du travail, de syndicats corporatifs, de groupe de jeunes, d'organisations de toute nuance — unies, pour un temps, en vue de rendre productif l'effort en commun tenté.

Sous peu, nous serons en mesure de satisfaire aux demandes de carte d'adhérent qui nous sont adressées. Cette carte, qui sera illustrée par le maître artiste Rouille, constituera le type unique pour l'Association.

Une tournée de conférences va être entreprise, tant à Paris qu'en province, pour vulgariser et réaliser les décisions prises à Amsterdam.

Déjà des sections importantes de l'*Internationale* sont nominativement fondées à Brest, Roubaix, etc., n'attendant plus pour se mettre à l'œuvre que la fixation des derniers détails d'administration.

L'Internationale est, elle vivra, elle vaincra. M. A.

Gillot, de Bourgoin-Jalleux, voudra bien me faire savoir à quelle époque et à quelle adresse il m'a expédié les 4 francs qu'il prétend m'avoir envoyé et que je n'ai nullement reçus.

L'Organisation du bonheur⁽¹⁾

CHAPITRE III
L'ABSURDITE DE LA PROPRIÉTÉ
(Suite)
CONCLUSIONS DU CHAPITRE III
(Suite)

Ces idées se précisent encore aujourd'hui. On sait que nos tissus sont composés d'hydrogène, d'oxygène, d'azote, de carbone, de soufre, de chlore, de phosphore, de calcium, de sodium, etc., etc., éléments de la substance minérale et qu'on retrouve également comme éléments de la substance végétale. On sait que l'être humain est composé d'un certain nombre de trillions de cellules dont on peut suivre l'évolution et dont la cellule ovulaire est le point de départ, reliant un organisme sur le point d'évoluer aux organismes ancestraux. On sait que ces cellules (êtres élémentaires) sont elles-mêmes compliquées et on conçoit qu'elles dérivent d'être plus simples dont on peut étudier les éléments dans les plastidules mêmes qui les composent et en particulier dans les granules pigmentaires. On arrive ainsi à concevoir la substance vivante comme primitivement formée par des « organismes de petite taille, à structure « homogène, capables de résister à la haute « température de ces époques lointaines, « et se nourrissant des seules substances « chimiques qu'elles avaient à leur disposition, substances minérales, substances « organiques, à molécule assez simple, « n'ayant emmagasiné par suite que des « quantités d'énergie relativement faibles (2). »

Si, d'une part, la paléontologie, l'anatomie comparée, l'embryologie nous renseignent en partie sur nos origines, la chimie biologique nous permet de concevoir des séries de réactions établissant des liaisons indissolubles entre les diverses catégories de substances, de telle sorte qu'on arrive à constater la circulation de ces substances qui se présentent à nous sous formes d'organismes tantôt minéraux, tantôt végétaux, tantôt animaux. Et, tout ce qui précède étant constaté, on s'aperçoit que c'est tout l'ensemble des connaissances scientifiques actuelles qu'il faudrait nier pour admettre un seul instant l'idée absurde de propriété.

En effet :

(A suivre.)

Paraf-Javal.

Protectionnisme

Dans la *Petite République* du 8 juillet, la question du protectionnisme et du libre échange est envisagée dans ses rapports avec le socialisme, et l'auteur de l'article, après avoir exprimé les opinions des chefs socialistes, en Amérique et en Angleterre, qui, presque tous, sont favorables au libre échange, conclut que le socialisme dit réformiste doit tendre plutôt vers le protectionnisme.

Cette conclusion est fort juste ; ce qui ne l'est pas, c'est cette affirmation que les révolutionnaires doivent être libres échangistes, parce que partisans d'un cataclysme économique.

Tous les révolutionnaires, aujourd'hui, voire les libertaires syndicalistes, sont partisans de faire adopter un certain nombre de réformes ; les collectivistes qui ont des représentants au Parlement ont un programme minimum, destiné à transformer la société bourgeoise ; les anarchistes admettent une certaine législation ouvrière, qu'ils veulent imposer au moyen de l'action directe ; mais, quelles que soient les divergences de tactique, tous les révolutionnaires sont partisans de ne négliger aucun moyen de rendre plus habitable la société capitaliste, en attendant qu'elle disparaisse ; ils font donc aussi du réformisme, et, conséquemment, doivent être protectionnistes, et remiser aux vieilles lunes leurs imprécations d'autrefois, contre ce qu'ils nommaient le régime du pain cher.

Les faits sont la meilleure démonstration de l'impossibilité d'instituer la législation du travail sans régime douanier ; en Nouvelle-Zélande, où a été appliqué le programme minimum, les droits sur les marchandises étrangères sont plus élevés que partout ailleurs.

Cette nécessité d'application du protectionnisme pour rendre profitables les lois ouvrières s'explique assez facilement ; il est clair, en effet, que des mesures, comme la limitation des heures de travail et le minimum de salaire, n'auraient aucune efficacité, avec le régime libre-échangiste, permettant la concurrence des pays à bas salaires.

C'est un préjugé des conservateurs, partagé par certains révolutionnaires, de supposer que l'adoption d'une législation ouvrière entraverait l'action des partis avancés ; une telle opinion semble admettre que des individus au moyen des lois peuvent arrêter l'évolution sociale, alors que cette évolution ne saurait être entravée par les volontés individuelles, déterminées par des besoins sociaux et appliquant des mesures législatives ; ces réformes ne peuvent apporter que des améliorations passagères, bonnes à prendre, en passant, mais sur lesquelles il ne faut pas s'illusionner ; c'est pourquoi il y aura des révolutionnaires.

Après l'application du programme mini-

(1) Voir le *Libéraire* à partir du 29 août 1903.

(2) Voir l'*Evolution du Pigment*, par G. Bohn, Carre et Naud, éditeurs, Paris.

mum, comme après la révolution, parce que naissent toujours des besoins nouveaux, qui, donnant lieu à de nouvelles réclamations créent des mécontents, lesquels, par la ruse ou la violence, tentent de transformer le régime établi.

Les révolutionnaires, n'auraient donc rien à perdre en s'affirmant protectionnistes, ils ne feraient ainsi que se conformer à une nécessité momentanée de la production, nécessité qui disparaîtrait dès que d'autres pays arriérés auraient adopté à leur tour, le programme minimum ; désignant le régime du libre échange, comme ayant nos préférences dans la société capitaliste, c'est créer une équivoque, en faveur des économistes bourgeois. En ce qui me concerne, partisan de la législation ouvrière, avec les syndicalistes libertaires, je suis résolument protectionniste, j'estime que le régime douanier prépare les voies aux réformes favorables à la classe ouvrière, car la protection légale du travail est le complément de la protection douanière industrielle et agricole ; l'internationalisme n'a rien à perdre à son application, puisque cet excès de protection nationale adopté en divers pays, en démontrera la nécessité historique : la protection étant devenue alors insuffisante, des mesures législatives internationales s'imposeront en effet aux gouvernants, et les peuples pourront suivre cet exemple de cosmopolitisme, en adoptant des mesures révolutionnaires internationales, lorsque, à son tour, l'internationalisme législatif sera devenu insuffisant.

A Paraf-Javal. — Conformément à votre habitude, vis-à-vis des idées et des faits qui vous contredisent, vous qualifiez fatras de niaiseries, les concepts, exposés en l'article *Que faire* ; la fin de cet article démontre que je ne m'attendais guère à d'autre réponse.

Vous affirmez que je vous prête des idées contraires aux vôtres, mais, ne prouvez rien, je sais suffisamment lire, pour avoir compris, après examen de vos écrits, que si vous avez des connaissances chimiques et mathématiques, lesquelles n'ont rien à voir avec la question sociale, vous ignorez complètement, les faits économiques formant la base des connaissances nécessaires, à l'examen des problèmes sociaux.

Quant à être aveugle, quoique ma vue ne s'étende pas jusqu'à la société future géométrique, je ne le suis nullement.

Vous irez avec plaisir discuter avec moi, dites-vous ? Venez donc, tel samedi qu'il vous plaira, à l'Education Mutuelle de Choisy-le-Roi, et nous discuterons.

Georges PAUL.

L'HYGIÈNE DU CERVEAU

L'ARITHMETIQUE

Il semble que l'enseignement de l'arithmétique échappe aux critiques que nous faisons aux diverses branches de la pédagogie.

Elle est par excellence la science positive, si je puis me permettre ce pléonasme ; son étude habitue le cerveau au raisonnement méthodique. Malheureusement, elle n'a pas échappé au terrible fardeau et elle ne devient pour l'élève qu'une suite de formules abruties qu'il sait, mais qu'il ne comprend pas.

En général, l'enfant voit arriver avec inquiétude et ennuï, l'heure de l'arithmétique, cette science lui semble sèche, aride, tellement abstraite qu'elle l'effraie. Il apprend mot pour mot les leçons données, il finit par débiter les règles de la numération, des quatre opérations, etc. ; il sait réciter à merveille la table de multiplication, parfois même (par quelque gymnastique étrange ?) en commençant par la fin.

Il n'en conserve pas moins une rancune contre l'arithmétique, à laquelle on ne peut l'intéresser, puisqu'on ne sait lui faire comprendre. Et de celui qui paraît y prendre goût, on ne sait faire qu'un clown intellectuel, aussi loin de la santé du cerveau, que le distoqué l'est de la santé véritable du corps.

Il est rare qu'on en sache rendre l'enseignement absolument objectif, par suite atayant. On se borne trop à des démonstrations orales ou même écrites, à l'aide de chiffres qui n'ont pas de signification bien exacte pour l'enfant, et qui éveillent en son cerveau un grâquie, au lieu d'éveiller une idée. Dans ces cerveaux neufs, on tue l'idée qui naît à l'image, pour la remplacer par un chiffre, un nombre, une formule. La formule, qui devrait être la conclusion naturelle de l'enfant, après le labeur plus ou moins lent du cerveau, lui est tout d'abord donnée. Il sait vite la formule, mais il ne la comprend pas ; il ne la comprendra jamais.

Il faut instruire l'enfant en le faisant participer essentiellement à cette œuvre. Rien de plus aisé pour l'arithmétique. Laissons les chiffres, employons les objets : bâtonnets, coquillages, fruits, etc., etc. La leçon sera d'autant mieux suivie qu'elle excitera davantage l'attention de l'enfant ; l'effort pour la compréhension sera moins grand, quasi naturel.

Mais il n'entre pas dans le cadre de cet article d'établir une méthode, nous ne faisons qu'élaguer. Nous y reviendrons plus tard.

Il faut aller vite, voilà l'excuse ; on n'a pas à perdre de temps. Alors que le développement rationnel du corps demande vingt à vingt-cinq ans, on demande au cerveau de se gaver de tout ce qui lui sera utile dans la vie de six à treize ans au maximum pour la généralité des individus. De plus, on clot cette période par les examens, ces cérémonies bizarres, servant à jauger la valeur intellectuelle de l'élève, la quantité de formules qu'on a réussi à lui ingurgiter. Pour ce jour-là on sacrifie toute la vie de l'enfant ; on ne l'instruit pas pour l'aider dans son existence, mais en vue d'un examen. Entre un politecien et un élève de la primaire, il n'y a bien souvent qu'une différence de contenu.

L'enfant de la primaire doit savoir, en

plus de la numération et des quatre règles, fractions, opérations de fractions, nombres premiers, formation du plus grand commun diviseur, du plus petit commun multiple. Jusqu'à la racine carrée, cubique même, etc., etc. Il ne comprend pas ! Bah !... plus tard... si on a le temps de lui faire comprendre.

Ce n'est pas tout ; il y a aussi tant et tant de choses : règles de mélanges, d'alliages, d'escompte, de rente, de société, de partages proportionnels, etc., etc., et le système métrique !... Encore et encore.

Et par là-dessus, les problèmes, les problèmes idiots où partout intervient l'argent, toute la pourriture sociale, les banquiers, les commerçants, les rentiers, les joueurs de la Bourse, et les achats, les ventes, les bénéfices, les dépenses, les épargnes (!), les héritages à partager suivant des dîes qu'il faut découvrir ; problèmes à ficelles, véritables rébus où l'enfant ne comprend rien, qu'il rézout au hasard, comme parfois au hasard on trouve le mot d'une énigme, mais sans qu'il y ait eu le concours du raisonnement !

Je m'arrête ; il y aurait plus à élaguer peut-être que dans toutes les autres branches ; le travail quoique commencé par quelques instituteurs est loin d'être mené aussi avant que nous le voulons voir. Débarassée de tout ce qui la rend indigeste pour les enfants, elle sera pour eux une étude aussi attrayante qu'utile.

Anna Mahé.
Institutrice

LE DROIT DE CONDAMNATION

Quand quelqu'un a volé, on le met en Prison. Pourquoi ? Quel effet attendre de la mise à l'ombre du délinquant ?

Si une personne a tué, la loi la condamne à mort ou lui inflige quelques années de captivité. Résultat : néant.

Punir est vain puisque la cause de l'infraction juridique ou de l'attentat subsistant, l'effet est déterminé.

Abolir la cause des cambriolages ou des assassinats ou d'autres actes, tel devrait être le premier devoir de tout homme sensé.

Le contraire se produit : la société s'obstine à réprimer les effets, respecte la cause.

Le travail de la police, de la gendarmerie, de la magistrature et de la chiourme est absurde.

Les gens qui écornent la propriété individuelle ou assomment, pendent, poignardent ou révolventent ne recourent pas à ces actes de gaïeté de cœur ; les uns chapardent parce qu'ils crévent de faim, ne trouvent point l'emploi de leurs facultés en une société où la moralité règne, où le vol honnête est consacré, admiré, protégé. Les autres se jettent sur autrui dans un accès de détraquement partiel, de démence générale, ou parce que des mobiles irrésistibles, conséquence d'un organisme social civilisé en apparence, ou d'une éducation spéciale, les ont mis hors de leurs gonds ou contraints à des manifestations de leur état d'âme à un moment donné.

D'autres encore, dans des cas très rares, sains d'esprit et de corps, ne pouvant plus vivre dans la souffrance, font claquer la porte en partant.

Depuis que le droit de répression est exercé par quelques hommes semblables, en réalité aux autres humains, les vols, les crimes ont-ils disparu ? Les vols ont cessé de se produire ? La peur de la prison, du billot ou de la guillotine a-t-elle empêché ces actes ?

Les diverses formes de l'escroquerie n'apparaissent-elles pas régulièrement ? Les chantages individuels ou collectifs ne se montrent-ils pas dans leur beauté idéale ?

Pour un morceau de pain, par pose, par vanité, par intérêt, par bêtise ou folie, soit que le ventre soit vide ou le cerveau creux, soit que la passion débridée ou non satisfait désole l'individu, la pauvre diablesse d'humanité, qui ne sait où elle va, est encore incapable de se conduire, se débat dans les flots innombrables des morales, des conventions, la titubante humanité se livre des combats acharnés jusqu'à ce qu'elle reprenne pied définitivement, par l'évolution normale, dans la véritable raison.

Les messieurs qui, pour un salaire plus ou moins élevé et sous divers costumes, ont accepté le rôle de régenter, brimer, punir, torturer des milliers de gens au nom de la société, de la morale, de l'honnêteté, de Thémis la barbare, méconnaissent les principes élémentaires de la logique.

L'autorité est l'incarnation de la violence, du vol, de l'assassinat. Quand ceux qui frappent les auteurs de vols, d'assassinats, ils commettent eux-mêmes des actes identiques à ceux des malheureux contre lesquels ils sévissent.

Dans l'état où se trouve aujourd'hui la question, écrit Proudhon, il n'y a pas un assassin qui ne puisse dire à ses juges : Je ne crois ni à votre Dieu, ni à votre société, dans laquelle je n'ai pas reçu ma part. Je rejette votre code, et je vous récusé, vous, votre police et vos bourreaux. Il n'y a rien de commun entre vous et moi ; et quand même j'admètrais avec vous l'existence d'un lien juridique entre les hommes, vous n'auriez pas de quoi établir l'autorité que vous vous attribuez sur ma personne. Vous n'avez pas le droit de me frapper, pas le droit de me blâmer, pas le droit de m'accuser, pas même le droit de m'interroger ; ma conscience, puisque vous parlez de conscience, se dérobe à toutes vos atteintes. J'ai tué un homme, c'est possible ; j'étais en guerre avec lui, comme je le suis à cette heure avec vous, comme vous l'êtes tous les uns avec les autres. Vous voilà réunis contre moi, et vous avez la force : usez-en, si cela vous plaît, comme j'en ai usé moi-même. Mais pas d'hypocrisie, surtout pas d'outrage ; je méprise, autant que vous châtimez, votre justice et votre blâme.

Précisons. Des assassinats et les vols sont dus à la misère, c'est-à-dire, au capital, à la propriété individuelle. Des crimes doivent être attribués à l'inconscience ou à la

colère. Dans tous les cas, le penseur judicieux doit songer à la transformation de la société et à la purification, à la rénovation des cerveaux, le glaive de la loi devant être cassé en deux.

Proudhon dit aussi :

« S'est-on occupé de faire rendre au criminel, en actes de justice et de dévouement, la somme de mérites dont il a privé la communauté par son forfait ? On a procédé à son égard par la confiscation, la prison, les coups, la torture, la mort, l'infamie ; on l'a fustigé, mis au secret, gêné, affamé, pendu, guillotiné. On s'est vengé, enfin ; on a consacré le prisonnier, et l'on a pris cette vendetta, un fait de guerre, pour une satisfaction. « C'est ce qu'on a appelé paiement et recouvrement du crime, paiement qui laisse naturellement subsister la culpabilité, et, au lieu de réhabiliter le patient, lui inflige une féttrissure. Dans notre système pénal, on ne réhabilite que les innocents ; ou bien, la superstition prenant la place de la vengeance, on a employé les lustrations ; on a confessé le pécheur, on l'a baptisé, purifié, absous, comme Hercule demandant aux purificateurs d'Eleusis, l'acquiescement de ses brigandages ; on lui a fait réciter des prières, porter des reliques, gagner des indulgences. La moitié des offrandes et des sacrifices qui se faisaient dans le temple de Jérusalem, n'avaient pas d'autre but que de racheter le péché, *propeccato* ; et chez les anciens Romains le mois de février, *februarius*, de *februare*, expier, était consacré tout entier à ces expiations. C'est de là que nous est venu la *Chandeleur*.

Bref, on a sévi, au physique et au moral, contre la personne du coupable ; on a châtié l'homme comme un animal vicieux et indocile : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui *droit sanctionnateur*, et à quoi de graves professeurs, les plus gens de bien des mortels, suent sang et eau à trouver des raisons philosophiques. »

Le droit de condamnation est de l'empirisme. Il est une atteinte à la pensée.

Antoine ANTIGNAC.

LIVRES A LIRE

Les hommes ne sont constamment et nécessairement en conformité de nature qu'autant qu'ils vivent selon les conseils de la raison.

COROLLAIRE II

Plus chaque homme cherche ce qui lui est utile, plus les hommes sont réciproquement utiles les uns aux autres.

Plus, en effet, chaque homme cherche ce qui lui est utile et s'efforce de se conserver, plus il a de vertu, ou ce qui est la même chose, plus il a de puissance pour agir selon les lois de sa nature, c'est-à-dire suivant les lois de sa raison. Or, les hommes ont la plus grande conformité de nature quand ils vivent suivant la raison. Donc les hommes sont d'autant plus utiles les uns aux autres que chacun cherche davantage ce qui lui est utile. C. Q. F. D.

SPINOZA.

(Extrait des œuvres de Spinoza — Ethique, quatrième partie. Traduction Emile Saisset, Charpentier, éditeur. Paris 1842.)

VENGEANCE D'UN OUVRIER

Les journaux ont relaté cette semaine le meurtre du contremaître Georges Pelissier, par l'ouvrier Pivoteau. Les organes socialistes n'ont pas manqué de présenter la victime, militant de leur parti, comme des plus intéressantes alors que le meurtrier au contraire était désigné comme un individu peu digne de sympathie.

La vérité — on s'en doute — c'est que, contrairement aux affirmations de la *Petite République*, Pelissier ne jouissait parmi les ouvriers d'aucune espèce d'estime. Dur, arrogant avec ses inférieurs, ce contremaître prenait souci beaucoup plus des intérêts du patron que de ceux des travailleurs.

Pivoteau, bien connu de la plupart des camarades, travaillait sous ses ordres comme mécanicien-ajusteur. Il y a environ huit mois, sa mère étant très malade, il demanda une permission de huit jours ; lui fut accordée. La permission touchant à sa fin et sa mère étant à l'agonie il écrivit au patron pour qu'il l'autorisât à demeurer quelques jours encore et en le priant de lui conserver sa place. Le patron répondit très favorablement.

A son retour, quel ne fut pas l'étonnement de Pivoteau en apprenant qu'il avait été remplacé à l'usine. Il s'informa auprès du patron et découvrit que l'initiative venait du contremaître Pelissier. Le voilà donc jeté à la porte. Depuis, il lui a été impossible de trouver du travail et il est prouvé que le contremaître s'est employé à lui créer des obstacles.

La rancune de Pelissier était connue de tous. Il en voulait à Pivoteau parce que celui-ci refusait de participer aux quêtes en faveur des patrons et directeurs à l'occasion de fêtes, mariages ou autres solennités. Pivoteau, en effet, ne se courbait pas volontiers et ne sacrifiait pas aux préjugés de ses camarades. Mais le socialiste Pelissier en voulait surtout à l'anarchiste Pivoteau.

Las de vivre dans la misère et sans travail, Pivoteau résolut d'en finir, mais avant il voulut se venger. Son acte équivalait à un suicide.

Ajoutons que Pivoteau était aimé de tous. Il envoyait régulièrement, tous les mois, de l'argent à sa mère à Issoudun. Il faisait autour de lui extrêmement de bien et secourait les camarades dans l'infortune, dans la mesure de ses moyens.

Tel était l'homme dont on a essayé de faire une sorte de brute sanguinaire. Pour terminer, soulignons l'attitude ignoble des ouvriers qui, au moment de l'arrestation de Pivoteau, se précipitèrent sur lui, le frappèrent, le blessèrent, profitant de ce qu'il était sans armes.

LES RÉPONSES (2)

Lettre du camarade Tchandalà :

Chez les individus sincères avec leurs opinions philosophiques, leurs conceptions sociales, l'expérience fait souvent corriger la pensée d'hier. N'ayant nul monopole sur la vérité — laquelle n'a rien d'absolu — je tâcherai de répondre de mon mieux aux questions complexes posées par le camarade Fouque.

L'humanité — en tant qu'humanité, groupe d'individus — est une pure abstraction. L'individu seul intéresse, parce que seul il est réel. Acceptons pourtant le terme humanité dans le sens à lui donné par l'appel et voyons si l'âge d'or a existé.

Je réponds affirmativement. La loi de l'évolution est inhérente à tous les êtres. L'humanité, dans son état primitif, a évolué vers un meilleur être, vers un état de conscience plus parfait et plus sain, au point de vue physique, moral, social et intellectuel — état de liberté intégrale — état naturel — bonheur dans la vie pour tous les êtres — âge d'or, en un mot. Cet état de nature ou âge d'or a dû exister.

Pourquoi n'existe-t-il plus ? Nous pensons que l'altération de la santé dont l'humanité jouissait pleinement à l'état de nature, a son origine dans un cas de terratologie. Nous avons le ferme espoir que cet état morbide cessera et que lorsque cet arrêt de développement dans l'ordre psycho-physiologique aura pris fin, l'humanité retournera vers la vie simple.

Je termine en citant ces deux maximes :

« Les hommes ne vivraient pas longtemps en société, s'ils n'étaient les dupes les uns des autres. »

« Quoique les ambitieux en pensent, les sociétés ne peuvent s'étendre au-delà de certaines bornes sans s'affaiblir. Des sociétés de vingt à trente millions d'hommes, des cités de quatre à cinq mille âmes, sont des monstres dans la nature. »

Lettre du camarade Vulgus

Il n'y a pas eu d'âge d'or. L'humanité a toujours souffert.

Primitivement, elle souffrait de sa faiblesse et de son ignorance. Impuissante et craintive devant les forces hostiles de la Nature, elle se réfugia dans la religiosité. Constamment exposée à la disette, elle fut entraînée à la guerre, à la cruauté.

En vue de mettre la paix parmi les hommes, des législateurs, bien intentionnés, mais ignorants eux-mêmes des causes qui avaient déterminé le mal qu'ils déplorait, établirent des droits et imposèrent des lois pour forcer les hommes à la vertu. Mais cette thérapeutique ne fit qu'aggraver le mal, toutes lois et morales n'ayant jamais eu de puissance que pour sanctionner le crime et la spoliation.

Aujourd'hui que les forces naturelles sont devenues nos alliées, aujourd'hui que les produits sont en surabondance, grâce aux révoltes de la science qui, en dépit de toutes les autorités restrictives parvinrent à pénétrer les secrets prétendus divins, l'humanité n'a plus d'autre maladie que les vices provenant des contraintes séculaires que lui imposèrent et lui imposent encore ses législateurs.

La guérison commencera, seulement, dès que cessera l'intoxication qui entretient le mal, c'est-à-dire dès la suppression de toute espèce d'autorité.

Pour en arriver là, il importe avant tout de combattre et de vaincre l'erreur qui consiste, pour chacun, à croire à la méchanceté d'autrui. Erreur sur laquelle, sous prétexte de protection, s'appuient toutes les tyrannies, erreur qui condamne les peuples au militarisme comme elle entretient l'antagonisme entre les individus. Erreur profitable à la minorité de parasites qui gouvernent et qui accaparent, mais terriblement funeste à la grande majorité laborieuse et sociable.

LETTRE DE RUSSIE

Si l'on écoutait M. von Plehwe, ministre de l'intérieur de Russie, on pourrait croire que tout va pour le mieux dans l'empire du tsar : les moissons y seraient excellentes, l'année s'annoncerait comme une des meilleures, la guerre n'aurait aucun effet désastreux sur les questions ouvrières, etc.

Cependant, pour s'assurer qu'il n'y a rien de vrai dans les allégations de M. von Plehwe, il suffit de feuilleter les journaux russes.

Le *Novosti-Vremia*, journal réactionnaire qui paraît à St-Petersbourg, publie une lettre d'Askrakan dans laquelle il est indiqué que la guerre a produit des complications économiques considérables à l'intérieur. Le marché de Moscou qui alimente le commerce est sans affaires. L'industrie manufacturière à Moscou et à Lodz (Pologne russe) est dans le marasme.

Les *Rousskha Vedomosti*, paraissant à Moscou déclarent qu'il n'est pas un seul établissement industriel qui ne souffre de la situation critique que subit la Russie. Dans tous les magasins et bureaux, le personnel est congédié.

A Yaroslavl (sur le Volga) des milliers d'ouvriers sont sans travail.

Dans les campagnes la situation n'est guère plus rassurante. La ruine, chez les paysans, est complète. Dans la région transkamienne de la partie nord-ouest du gouvernement de Perm, tout fait prévoir une mauvaise récolte. La sécheresse est telle que toute cette région se trouve dans la disette alors que les habitants y avaient jusqu'alors trouvé le bien-être.

Le 12 juin, plusieurs centaines de familles de paysans sont arrivées de la région de *Sémiretchensk* chassées par la mauvaise récolte. Depuis, ils sont sans abri, sans ressources et meurent littéralement de faim.

La *Gazette d'Amour*, feuille publiée en Sibirie, mentionne la famine qui sévit dans la province de *Tchita*. Les paysans, manquant absolument de pain, mangent l'herbe connue vulgairement sous le nom d'*arroche* (althéux). Cette herbe occasionne des vomissements et de la diarrhée. Le bétail meurt sur les routes, faute de nourriture.

Il est inutile de citer davantage. On est fixé sur la valeur des déclarations gouvernementales. M. von Plehwe ne pouvant supprimer la famine,

(1) Voir le *Libéraire*, numéros 26, 30 et 37

s'avisait tout simplement de supprimer les journaux qui osent imprimer ce mot terrible. Ainsi, le *Séverny Kai (Pays du Nord)*, vient d'être suspendu pour huit mois.

Le gouvernement a trouvé un autre moyen de combattre la misère, c'est de continuer plus avant dans la voie de la répression et de la terreur. Après l'article de Tolstoï paru dans le *Times* et l'émotion créée par cet appel ardent contre la guerre, M. von Plehwe proposait tout simplement l'arrestation du grand écrivain comme s'il s'agissait d'un révolutionnaire, pour crime de haute trahison. Mais devant l'effervescence que cette mesure ne manquerait pas de provoquer, le gouvernement recule. Il s'est contenté jusqu'à présent de procéder à des perquisitions chez Tolstoï, à *Yasnay-Poliana*.

En Finlande et en Pologne, le gouvernement prend sa revanche. Le prince *Orbolenzky*, ancien gouverneur de *Karkof*, fameux par sa brutalité et par l'attentat révolutionnaire dont il faillit dernièrement être victime, a été envoyé en Finlande en remplacement de Bobrikoff. Le père de Schauman a été arrêté en même temps que deux professeurs à l'Université d'Helsingfors, les docteurs *Ernest Estlander* et *Thomen*. Ils ont été dirigés sur Saint-Petersbourg avec l'employé *Alfthan* et le bibliothécaire *Gumminus*.

A Kalisz, les détenus politiques viennent d'être massacrés après des tortures inouïes. Depuis plusieurs jours le directeur de la prison les provoquait par des injures et des brutalités. Il saoulait de *wodka* les détenus de droit commun afin de les lancer sur les politiques. Enfin, le 19 juin, il appela pour en finir ces braves soldats qui se font rosser si courageusement par les Japonais. Les cellules furent ouvertes et les hommes de troupe qu'on avait grisés préalablement se livrèrent à l'assommade méthodique des prisonniers. Chaque détenu était livré pieds et poings liés à un groupe de huit à dix soldats qui leur crachaient au visage, les souffletaient, les lardaient de la pointe de leur sabre, leur balafraient le corps du tranchant. Après quoi, ils les suspendaient par les pieds, et à coups de barres, leur brisaient les bras pendants. On en vit qui paraient de briser un bras sur leur genou comme une branche d'arbre, de faire sauter un œil d'un coup de poing et ces misérables tenaient leurs gageures.

Comme si cela ne suffisait pas pour apaiser la rage des bourreaux, les victimes furent frappées et torturées à l'hôpital où on les avait transportées. Cas de souffrir, la plupart refusaient toute nourriture, arrachaient leur bandage pour provoquer une hémorragie. Les suicides et les cas d'aliénation mentale se multiplièrent à la suite de la douleur et de l'épouvante.

Dernièrement un fait plus ignoble encore s'est accompli. Le gouvernement fit proposer aux prisonniers révolutionnaires de partir à la guerre. Ceux-ci refusèrent. Quatre-vingt d'entre eux furent conduits et réunis à Moscou. Une nuit on leur fit sortir, on les mena dans une forêt où on leur donna l'ordre de creuser une fosse. La fosse terminée, les soldats y poussèrent à coups de crosse les prisonniers qui furent ainsi enterrés vivants.

A chaque instant on signale des exécutions et des disparitions.

Naturellement ces faits là arrivent difficilement en France, ou, du reste, la presse servile et achetée ne les mentionnerait pas. Les bourreaux peuvent continuer leur œuvre infâme.

Cependant, qu'ils ne comptent pas trop sur l'impunité. Quand un gouvernement est accablé de pareils procédés, c'est qu'il sent sa fin bien proche. Au fond, la peur les pousse à agir. Ils se rendent compte de la situation et se disent que la guerre russo-japonaise pourrait bien leur être fatale.

Déjà, en apprenant l'exécution de Bobrikoff, le général *Tcherhoff* est mort de peur. Ce n'était pourtant qu'un commencement. Les manifestations révolutionnaires se multiplient depuis en Pologne. A Varsovie, le 6 juillet, un millier d'ouvriers ont parcouru la ville avec un drapeau rouge portant l'inscription « Guerre à la Guerre ».

A bas l'absolutisme ! » A Irkoutsk de nombreux manifestes ont été distribués dans les casernes. De même, dans les garnisons de *Tomsk*, *Werschnesidinsk* et *Tschita*.

Dans cette dernière ville, un drapeau rouge a été placé sur le monument érigé en l'honneur de la visite de Nicolas.

Nous savons de source certaine que la Pologne est prête à s'insurger et que la Finlande la suivra dans cette voie. La révolte gronde partout et se manifeste par des meurtres de policiers et de fonctionnaires. Il y a, en Pologne, des dépôts secrets d'armes et de dynamite qui serviraient probablement d'ici quelque temps.

L'épouvantable répression qui s'exerce dans toute la Russie, les tortures, les massacres ne feront que développer la révolte et hâter le jour où s'écroulera le gouvernement le plus cruel et le plus despotique qui existe en Europe.

UN PROSCRIT.

Comptabilité de la campagne préparatoire DU CONGRÈS D'AMTERSDAM

Secrétariat provisoire L. Pauthier.

Mai :

16. Janvier, réunion Robin, 5 fr.; 3 timbres 0.25, 0 fr. 75. 20. Janvier, 5 fr.; Anonyme, 0 fr. 50. 21. Collecte Sociétés Savantes (Conférence Louise Michel), 88 fr. 10. 22. Collecte Salzac, 3 fr. 55; Collecte Mille Colonnes (Conférence Louise Michel), 17 fr. 25. 27. Collecte Salzac, 2 fr. 28. Braumberger, 2 fr. 30. Collecte Coopération des Idées, 4 fr. 85. 31. Janvier, 31 fr.; Collecte chez Jules, 0 fr. 70.

Juin :

1^{re}. Anonyme, 2 francs; Secrétariat Alméreida, 4. De M. Salzac, 5 fr.; liste Anatole ne 211, 2 fr.; collecte Salzac, 3 fr. 05. 5. Collecte conférence Louise Michel-Giraull, 18 fr. 05. 6. Liste Coulet n° 232, 7 fr.; entrées réunion salle du Printemps, 71 fr.; collecte réunion salle du Printemps, 17 fr. 35. 8. Versé par la *Loire*, 3 fr.; collecte réunion Bourse du Travail, 25 f. 50. 9. Entrées réunion Bock Colossal, 65 fr. 80; collecte réunion Bock Colossal, 13 fr. 25; collecte Palais du Travail, 19 fr. 45. 13. Listes Janvier n° 238-244 2 fr., 4 fr.; collecte chez Jules, 2 fr. 14. Comité du « Sou du Soldat » Marseille, 5 fr.; Syndicat des Artistes lyriques, 5 fr. 15. Liste Yvelot n° 214, 3 fr. 16. Syndicat des Garçons de Magasins, 10 fr. 17. Entrées réunions Sociétés Savantes, 68 fr.; collecte réunions Sociétés Savantes, 8 fr. 10. 18. Liste Nicolai n° 218, 2 fr.; liste Morel n° 346, 2 fr. 50; Bourse du Travail du Havre, 6 fr. 45. 20. Syndicat des Pétroles de Colombes, 5 fr.; Syndicat de Nîmes, 6 fr. 70; Bourse du Travail de Marseille, 5 fr.; Olivier, 2 fr. 50; liste Thomas n° 18, 4 fr. 25; liste Sadrin n° 217, 4 fr.; liste Trégouboff, 6 fr.; C... 10 fr.; N... 5 fr.; Lucien L... 10 fr.; Louis L... 5 francs. 21. Auxerre, liste numéro 134, 5 fr.; Frantz Jourdain, 5 francs; Beaurieu Nancy, liste n° 252, 10 fr. 60; Jeunesse Syndicaliste de Monceaux, 2 fr.; anonyme, 5 fr.; anonyme, 5 fr.; Elie Faure, 5 fr.; Léon Blum, 5 fr.; liste Yvelot n° 113, 11 fr. 15; Jeunesse Syndicaliste de Paris, 5 fr.; Duret, 10 fr.; Tielski, 5 fr. 22. Liste Beaudin n° 106, 4 fr. 20; collecte faite par le Conseil des Diamantaires de Paris, 6 fr. 23. Syndicat des Boulangers, par Linon, 9 fr. 45; anonyme, 10 fr.; La Résistance, liste n° 197, 5 fr.; Syndicat des Coiffeurs, liste n° 190, 2 fr.; Syndicat des Maçons, 10 fr.; liste Sadrin. Versé par Marlin, 5 fr.; groupe Soc. Rev. du 9^e, 5 fr.; listes Caron n° 324-4526, 12 fr. 75; Syndicat des Peintres, liste n° 127, 5 fr. 20; liste Mège n° 246-47, 3 fr. 15; les Femmes antimilitaristes, par Mme Petit, 1 fr.; collecte salle Jules, 1 fr. 10; Syndicat des Chemins de fer, 20 fr.; liste Beausoleil n° 215, 2 fr. 50; Syndicat des Ferblantiers liste n° 129, 1 fr. 10; Syndicat des Artistes dramati-

ques liste n° 192, 2 fr.; Gross, Genève, 5 fr.; le Groupe Loos-les-Lille, 2 fr.; Mme P., 18 fr.; Mme M., 2 fr.

1^{re}. Bourse du Travail d'Alger, 10 fr.; Groupe d'Etudes sociales de Nancy, 12 fr. Bourse du Travail de Tarare, par Wittman, 3 fr.; Ouvriers de Freinvillie, par Gerbaud, 24 fr.; Travailleurs réunis du Port de Berst, 50 fr.; Paul-Hyacinthe Layson, 5 fr.; Syndicat des Estampeurs-Découpeurs, 5 fr.; Albert Lévy, 2 fr.; conférences Maréstan, Marseille, par Merle, 13 fr. 75. 4. Bourse du Travail d'Angoulême, 2 fr. Total : 1.003 fr. 25. Balances : Recettes : 1.003 fr. 25. Dépenses : 928 fr. 55. Reste en caisse : 74 fr. 70.

Pour le Comité d'organisation :
Les secrétaires,
Miguel ALMEREIDA, Louis VALLERIE.
Le trésorier,
A. DELALE.

AGITATION

BREST

Le Tribunal correctionnel de Brest vient de rendre deux jugements qu'il est bon de comparer et qui sont tout à fait édifiants.

Un patron perrier ayant blessé six ouvriers coiffeurs, lorsque ceux-ci se présentèrent chez lui pour lui demander de signer leurs revendications, a été condamné à 16 francs d'amende avec sursis.

Un garçon boulanger ayant eu l'audace de molester un jeune les juges lui ont infligé quatre mois de prison.

Voilà bien la justice de classe.

PERPIGNAN

La grève des charretiers bat son plein. M. Sauvry, maire opportuno-réactionnaire, négociant en vins, pour remercier ses électeurs, livre les ouvriers revendiquant leurs droits, sont comme de coutume en butte aux provocations et à la brutalité policière, excitée par de copieuses libations prises chez Mossieu le maire négociant de vin.

V. THOUAUD

Les trois groupes constitués pour se livrer en Espagne à une propagande active viennent de terminer leur tournée. Dans beaucoup de villes et de petits villages, où jamais nos idées n'avaient reçu l'hospitalité, les camarades ont été accueillis avec enthousiasme.

Aujourd'hui, l'Espagne entière sait à quoi s'en tenir sur les conceptions anarchistes.

Le gouvernement s'efforce par tous les moyens d'enrayer les progrès continus que font les idées libertaires et met en vigueur la convention secrète proposée par le tsar.

Le camarade Louis Rodriguez Ferraillet vient d'être arrêté pour délit d'opinion. Transporté à la prison de Malaga, il fut envoyé quelques jours après sur un transatlantique qui le conduisit à Montevideo, son pays d'origine. Un autre ouvrier également coupable de se déclarer anarchiste a été expulsé.

Ce ne sont pas ces moyens qui les changeront beaucoup.

Dans l'Andalousie, les paysans sont en grève. Ces malheureux qui gagnent cinquante centimes par jour ont l'audace d'en réclamer 75. Pour toute réponse, le gouvernement inquisitorial leur envoie l'odieuse guardia civil. Les Bourses du Travail viennent d'être fermées. Les réunions d'ouvriers sont interdites. C'est le règne de l'arbitraire.

ITALIE

Le gouvernement italien organise la répression à outrance contre les libertaires de ce pays. Les journaux sont bâillonnés, les écrivains, condamnés. Le vaillant journal *Il Libertario*, bénéficie spécialement de la sympathie

gouvernementale et vient d'être saisi une fois encore.

Ce n'est pas par ce système qu'on arrêtera la marche des idées libertaires. Il est trop tard pour enrayer le mouvement.

A Ferrara, les paysans viennent de détruire les champs des propriétaires qui ont refusé d'accorder les améliorations demandées.

C'est le seul moyen à employer quand on veut obtenir quelque chose.

COMMUNICATIONS

Conférences du camarade Henri Duchmann. — Mercredi 20, soirées ouvrières, 15, rue des Ecoles, Montreuil-sous-Bois; jeudi 21, Education Mutuelle, avenue Carnot, Villeneuve-Saint-Georges; vendredi 22, l'Aube sociale, 4, passage Davy (avenue de Saint-Ouen), le Congrès antimilitariste d'Amsterdam : son utilité, ses résultats.

L'Aube sociale (Université populaire), 4, passage Davy, au 50, avenue de Saint-Ouen (XVII^e). — Vendredi 15, docteur Manheimer Gomes, les Enfants anormaux; mercredi 20, Conseil d'administration; vendredi 22, Henry Duchmann, le Congrès antimilitariste d'Amsterdam.

Réunion de la Jeunesse Syndicaliste Lorientaise. — Dimanche 17 juillet à 9 heures du matin, chez le camarade Jambet, rue Raffier, 22 bis, tous les camarades sont priés d'envoyer les livres qu'ils détiennent. Causerie sur le syndicalisme et la Révolution.

Un camarade, exerçant le métier de tailleur, demande si un jeune homme de même profession, sans travail, voudrait s'associer avec lui. S'adresser au *Libéraire*. — Urgent.

Appel à la solidarité des camarades lyonnais. — Il y a ici un camarade nommé Mercier qui est atteint de néphrite albumineuse occasionnée par l'empoisonnement saturnin; il est malade depuis 20 mois et depuis de longs jours la misère se fait sentir. Si quelques camarades pouvaient disposer de quelques sous, ils sont priés de les faire parvenir chez Bortal, rue Paul-Bert, 17, ou à P. Mayrand, rue Mazenod, 65.

P. MAYRAND.

Les *Libertaires des 4-Chemins*. — Samedi 16 juillet à 8 h. 1/2, salle Chéry, 1, rue des Ecoles. — Compte rendu du Congrès antimilitariste d'Amsterdam. Adhésions à la Nouvelle Internationale. — Présence indispensable des camarades.

JEUNESSE SYNDICALE DE PARIS

Réunion le lundi 18 juillet, à 9 heures du soir, salle B des cours, Bourse centrale du travail.

Causerie, par le camarade Gassin; sujet traité : « L'idée de Patrie ».

Dernières disposition à prendre pour la controverse. Reufeo-Griffugues. Remplacements des secrétaires et trésoriers.

Les adhésions et cotisations sont reçues.
Les secrétaires :
BERGIA et FRIMAT.

TOULON. — Dimanche 17 juillet, à 9 heures précises du matin, salle du Casino, conférence publique et contradictoire par Jean Marestan. Sujet traité : *L'Évolution Sociale et les diverses formes de gouvernement* (Réponse au Comité Plébisitaire de l'Appel au Peuple).

Prix d'entrée : 30 centimes (pour couvrir les frais).

PETITE CORRESPONDANCE

E. Bré, Saint-Affrique. — Recu mandat. Merci. Recu pour la *Colonie d'Aiglemont* : Liste Paul Morel : 10 francs.

En vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

LE PROBLEME DE LA REPOPULATION, par Sébastien Faure.....	0 15	0 20
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nettleau).....	0 10	0 15
Communisme et Anarchie (P. Kropotkine).....	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal).....	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal).....	0 25	0
Les deux haricots, image par Paraf-Javal.....	0 10	0
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal).....	1 25	1
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco; Jean Jaurès, Fern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison.....	0 15	0 15
Lueurs économiques (Jacques Sautarel).....	0 25	0 35
Désenchantements (Jacques Sautarel).....	0 30	0 50
Ballades Rouges (Emile Bana), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat; couverture de Couturier.....	0 50	0 60
Fin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier).....	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkine).....	0 15	0 20
Machinisme (Grave).....	0 10	0 15
L'anarchie révolutionnaire (Grave).....	0 10	0 15
Colonisation (Grave).....	0 10	0 15
A mon frère le paysan (Reclus).....	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta).....	0 10	0 15
Militarisme (Domela).....	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier).....	0 10	0 15
La femme esclave (Chaugli).....	0 15	0 20
L'Art et la Société (Ch. Albert).....	0 10	0 15
L'Education libertaire (Domela).....	0 10	0 15
Déclarations d'Etievant (1 ^{re}).....	0 10	0 15
Grève générale (Reclus).....	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Ch. Albert).....	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Veidaux).....	0 75	0 90
Auguste Rodin, statuaire (Veidaux).....	0 25	0 30
La guerre de Chine (U. Gohier).....	0 25	0 30
Les Temps Nouveaux (Kropotkine).....	0 25	0 30
Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert).....	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard).....	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkine).....	1	1 25
L'Education pacifique (A. Girard).....	0 10	0 15
L'Education de science sociale (La Pauvrete, la Prostitution, le Célibat), 1 vol. in-8° 500 p.....	3	3 50
Du Réve à l'Action, poésies, par H.E. Droz; 1 vol. in-8° 300 p.....	4	4 60
En révolte, poésies, par Antoine Nicolai, préface de Charles Malato.....	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes).....	2 75	3 25

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkine).....	1 25	1 75
La Grève Générale révolution (E. Giraull), couverture de J. Hénault.....	0 20	0 30
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire.....	0 10	0 15
La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce.....	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française; couverture de J. Hénault.....	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta).....	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure).....	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Giraull).....	0 20	0 25
La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Giraull).....	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta).....	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta).....	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Chaugli).....	0 10	0 15
Causeries libertaires (J. de l'Outhie).....	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes.....	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire.....	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat.....	0 10	0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Ellizbacher).....	3	3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette).....	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein.....	3	3
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus).....	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4).....	2 75	3
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa).....	2	2 90
Couverture de Steinlein).....	0 80	1
En Dehors (Zo d'Axa).....	0 80	1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot).....	0 20	0
Véhicementement (poésies) (A. Veidaux).....	1	1
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux).....	1 50	2
Guerre et Militarisme (Jean Graves).....	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle).....	0 10	0 15
Causes postales.....	0 10	0 15
Contre l'Eglise 6 cartes postales de J. Hénault.....	0 50	0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois).....	3	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour).....	3	3
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaule).....	3	3
L'Enferme (Gustave Geoffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont).....	3	3
L'armée contre la nation (Urban Gohier).....	3	3
Les précurseurs et la Congrégation (Urban Gohier).....	3	3 50
A bas la Caserne (Urban Gohier).....	2	3

Le peuple du XX ^e siècle (Urban Gohier).....	3	3
La Vie des Abeilles (M. Maeterlinck).....	3	3
Bilatéral (J. H. Rosny).....	3	3
Les Réfractaires (Jules Vallès).....	3	3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 vol. chaque.....	3	3 50
Les trois villes. — Lourdes — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque.....	3	3 50
Les Quatre évangiles : Récondite. — Travail. — Vérité. (Emile Zola), 3 vol. chaque.....	3	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Bert).....	3	3 50
Théories sociales et politiques (Er. Charles).....	3	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau).....	3	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau).....	3	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau).....	3	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon).....	3	3 50
Sous le burnous (Hector France).....	3	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière).....	3	3 50
L'Ame de demain (Eug. Fournière).....	3	3 50
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues).....	3	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne).....	3	3 50
Urban Grandier et les possédées de Loudun (D ^r Leguë).....	3	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimzski.....	3	3 50
Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre).....	3	3 50
L'Ame nue, poèmes (Edmond Haraucourt).....	3	3 50
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre.....	3	3 50
Œuvres de Rabelais édit. P. L. Jacob.....	3	3 50
Les lois scélérates de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste, et Emile Pouget).....	0 25	0 30

THEATRE

« Par la Révolte », scène symbolique de Nelly-Roussel, avec préface de Sébastien Faure, et couverture artistique du statuaire Henri Gohier.....	0 50	0 60
Ces Messieurs (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdite).....	3	3 50
Paradeau de la liberté (Tristan Bernard), Comédie en 1 acte.....	1 35	1 50
La Clairière (Lucien Descaves et Maurice Donnay) (cinq actes).....	3	3 50
De Ressort (Urban Gohier) étude de révolution en 4 actes.....	1 80	2
s mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes.....	1 80	
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes.....	3	3 50
L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte.....	0 90	1
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte.....	0 90	1
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes.....	1 75	2
Le Voile du bonheur (G. Clémenceau) pièce en 1 acte.....	1 75	2
Jacques Damour (Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte.....	0 90	1
Le Gage (Franz Jourdain), 1 acte.....	0 90	1

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert).....	3	3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert).....	3	3 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 35.....	3	3 50
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier).....	3	3 50
Le Trésor des Humbles (Maurice Maeterlinck).....	3	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg).....	1 35	1 50
Les forces tumultueuses (E. Verhaeren).....	3	3 50

LIBRAIRIE P. V. STOCK

La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition.....	2 75	3
Autour d'une vie (Kropotkine).....	2 75	3
L'Amour libre (Ch. Albe).....	2 75	3
L'Individu et la Société (Grave).....	2 75	3
La Société future (Grave).....	2 75	3
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave).....	2 75	3
La Grande famille (Grave).....	2 75	3
Dieu et l'Etat (Bakounine).....	2 75	3
En marche vers la société nouvelle (Cornélius).....	2 75	3
Soupes, nouvelles (Descaves).....	2 75	3
Sous le casaque (Dubois-Desauls).....	2 75	3
Physiologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon).....	2 75	3
La Conquête du pain (Kropotkine).....	2 75	3
De la Commune à l'Anarchie (Malato).....	2 75	3
Les Joyeusetés de l'Exil (Malato).....	2 75	3
Philosophie de l'Anarchie (Malato).....	2 75	3
La Commune (L. Michel).....	2 75	3
Le Socialisme en danger (Domela).....	2 75	3
La Révolution et l'idéal anarchique (Reclus).....	2 75	3
L'Unique et sa propriété (Stirner).....	2 75	3
Temps futurs, socialisme, anarchie, (Naquet).....	2 75	3
Sous-oups (Descaves).....	2 75	3
Anarchistes (Mackay).....	5	»
La Société mourante et l'Anarchie (Grave), nouv. édition.....	2 75	3
Le Militarisme et la Société moderne (Guglielmo Ferrero).....	2 75	3
L'Humanisme intégral (L. Lacour).....	2 75	3
L'Inévitable révolution (Un Proscrit).....	2 75	3
Au Pays des Moines (José Rizal), traduit, de H. Lucas et R. Sempaux.....	2 75	3
Philosophie du déterminisme (J. Sautarel).....	2 75	3
Les Inquisiteurs d'Espagne (Tarrida del Marmol), Montjuich, Cuba, Les Philippines.....	2 75	3
Discours civiques (Laurent Tailhade).....	2 75	3
Sous le Drapeau Rouge (Louis Barron).....	2 75	3
Les Aventures de Nono (J. Grave).....	2 75	3
Malfaiteurs (roman) (J. Grave).....	2 75	3
Un an de Caserne (L. Lamarque).....	2 75	3
Révolution chrétienne et Révolution sociale (Ch. Malato).....	2 75	3